

Le cavalier de la nuit

Autor(en): **Chappaz, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 38

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219774>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CAVALIER DE LA NUIT

SUR la route rugueuse, la monture avançait avec peine. Le vent soufflait avec force, tordait les pauvres arbres squelettiques. Au ciel, les nuages, devenus d'un noir opaque, couraient en une sarabande menaçante et, tout alentour, était infiniment triste.

Le cheval noir s'arrêta et eut un long hennissement. L'homme qui le montait était enveloppé dans une large houppelande qui laissait dépasser une épée au fourreau luisant. Son chapeau large, derrière lequel pendait un panache blanc, ombrait un visage bronzé, tout d'énergie et de force distinguée.

Sa main souleva l'aile du chapeau noir qui découvrit des yeux plongés dans une rêverie lointaine. Puis, le regard se fit plus dur et enveloppa les environs. Les arbres, en de grands mouvements de suppliciés, semblaient implorer le ciel. Le vieux bois craquait sous les poussées vigoureuses. D'une tape sèche, le cavalier remit son cheval au pas.

L'obscurité s'affirmait. La route serpentait et se confondait, au loin, avec les champs rocailleux. La houppelande claquait au vent, le cheval s'élevait. Sa tête, d'un mouvement saccadé, se balançait, ponctuait les pas qui résonnaient sur la route.

Enfin, une lumière apparut, imprécise. Le cavalier se montra joyeux.

— Hop ! Djin ! cria-t-il.

Le cheval comprit. Il reprit le trot. Au fond, une maison se dessinait. Elle était vieille et son délabrement s'avouait à mesure que le cavalier avançait vers elle. Autour, de vieux chênes gémissaient. Une plaque de tôle, suspendue à une barre de fer, miaulait éperdument, dans un balancement sans fin. Ici, indiquait-elle, on loge à pied et à cheval.

Son cheval à la main, l'homme au panache heurta vivement le lourd marteau rouillé. De larges gouttes d'eau s'aplatissaient par terre avec un bruit mat. On ne répondit pas tout de suite. Le cavalier insista ; la porte s'ouvrit prudemment.

— Holà, l'hôtelier, on ne se presse pas, ici ?

Le propriétaire de la masure s'inclina profondément.

— J'étais occupé, Messire, et je...

— Occupe-toi de mon cheval, interrompit le visiteur.

Et, pendant que l'hôtelier disparaissait avec Djin, le cavalier marcha à grands pas dans l'auberge, tapant du pied pour se dégourdir les jambes. Puis, il prit un escabeau et s'assit devant une table large et pesante, qui branlait sur le plancher disjoint. Quand une porte s'ouvrit et une jeune femme apparut. Elle portait de grosses bûches de bois et s'agenouilla devant la cheminée.

L'hôte la regarda distraitement. Sur sa nuque très blanche, pendait une lourde torsade de cheveux bruns. Les épaules étaient larges, mais de belle ligne et, aux boucles frisées qui pendaient sur les oreilles, le cavalier se dit qu'elle devait être agréable.

Le bois trop vert, avait de la peine à prendre. Une fumée âcre apparaissait déjà l'auberge quand le rougeaud apparut :

— Tu n'en feras jamais d'autre, garce, hur-la-t-il, congestionné. Tu ne vois pas que tu empestes notre bon hôte ? Va t'en ou...

Une menace conclut la phrase, mais le bras se trouva pris dans un étau. Le cavalier s'était levé.

— Tout doux, mon brave. Tu es bien brusque avec les femmes, toi. Le serais-tu autant si elle portait une rapière ?

L'aubergiste fut cauteleux. Ses yeux s'abaissèrent un peu.

— Je ne lui voudrait pas de mal, messire, mais elle est si bête...

La jeune femme revint avec une nappe blanche. Le cavalier riait à belles dents de l'aubergiste qui fermait la porte avec humeur. Mais, son rire s'arrêta net. Il regardait la jeune femme avec surprise.

— Tora ! Toi, ici ?

Elle fut moins étonnée, car elle avait déjà reconnu sa voix quand elle était devant la cheminée.

— Tora ! répéta machinalement le cavalier

Il lui prit les mains :

— Dis-moi. Que fais-tu ici ?

Elle haussa les épaules. Ses beaux yeux noirs devinrent humides.

— Vous voyez, je travaille.

Le cavalier l'attira contre lui :

— Tora, pourquoi as-tu quitté le manoir ?

Je t'ai cherchée pendant deux ans. Tu ne m'aimais pas ? Avoue-le ?

Les larmes perlèrent. Les mains du cavalier tremblèrent un peu. Elle ne répondait pas. Ils restèrent longuement ainsi, devant les flammes de la cheminée, qui projetaient contre le vieux mur leurs ombres fantastiques.

Il pensait. Voilà trois ans, Tora était entrée au service de ses parents. Une domestique, mais si belle, si bonne ! Sa grâce l'avait irrésistiblement attiré. Et lui, le noble seigneur de Laursend, avait demandé à cette jeune fille d'être sa femme. Elle était partie en pleurant. Mais, trois jours après cet aveu, elle avait quitté subitement le manoir.

Maintenant, il se souvenait de quelques paroles échangées entre ses parents. Il interrompit le lourd silence :

— C'est mon père qui t'a chassée ?

Elle dit non, de la tête. Puis elle dit s'être enfuie. Elle ne voulait pas semer la discorde dans cette famille.

Le cavalier lui reprit les mains :

— Et dis-moi, Tora, tu m'aimais ?

Elle dit simplement en pleurant :

— Oui.

Le fils des seigneurs de Laursend passa main contre la joue de Tora.

— Ma chère petite...

Un bruit s'accusait derrière la porte. Elle se dégagea vivement.

— Le patron, dit-elle, bouleversée.

— Et puis ? répliqua le cavalier. Il ferait beau voir que ce rougeaud se mêlât de nos amours.

Le rougeaud passa, étonné de les voir converser. Il sourit et ne dit rien. Pourtant, au regard que l'hôtelier avait échangé avec Tora, le cavalier sentit une pointe lui blesser le cœur.

— Tora ?

Elle comprit sa pensée. Douloureusement, elle poussa la pointe plus au fond.

— C'est mon mari.

Les bûches enflammées tournoyèrent un instant devant les yeux du seigneur de Laursend. Puis, il dit d'une voix éteinte :

— Ton mari ? Cette brute, ton mari !

Il ne mangea pas. Son dîner retourna à la cuisine. Il avait, disait-il à l'aubergiste, une forte migraine. Sa poitrine se serrait comme un étau.

Mariée !... Et à ce rustre. Elle était assise devant la cheminée, le front dans les mains qui couvraient les beaux cheveux qu'il aimait tant.

— Tora, nous aurions été si heureux.

Les bougies brûlaient lentement sur la table massive. Tora pleurait. Elle cacha son visage quand l'hôtelier apparut, avec son sourire miel-leux.

— Si votre Seigneurie veut monter dans sa chambre.

Laursend toisa l'hôtelier. Puis, il dit sèchement :

— Je ne coucherai pas ici.

Il paya l'homme obséquieux, qui se confondit en remerciements.

L'épée et la houppelande gisaient sur une chaise. Il les prit et demanda son cheval. Tora vint à lui.

— Lars !

— Adieu, Tora, dit-il. Souviens-toi du vieux manoir.

Dehors, le cheval hennissait. Quand il fut assis, son maître tira aussitôt sur les rênes. Sur le pas de la porte, Tora regardait dans la nuit. Elle voyait s'enfuir le cavalier immobile et songeur. Il ne pleuvait plus, mais le vent sifflait avec fureur.

Au premier coude du chemin, le cavalier disparut dans la nuit. La porte de l'auberge se referma. Seule, l'enseigne, dans son inlassable mouvement, pleurait sur ses gonds.

Henri Chappaz.

Récidiviste. — Tous les samedis, quand il a touché sa paye. Lasoiffé l'écorne largement dans les cabarets, fait du tapage dans les rues et, finalement, se fait conduire au violon.

L'autre jour, à huit heures du soir, sa femme l'attendait encore.

Très inquiète, elle court au poste de police.

— Vous n'avez pas vu mon mari ? demande-t-elle au brigadier.

— Non, mais prenez donc la peine de vous asseoir ; nous l'attendons d'un moment à l'autre.

Les bons domestiques. — Mme Martay a encore une nouvelle bonne extraordinaire.

Entrant dans la cuisine, elle la surprend en train de goûter la sauce avec le bout de son doigt.

— Ce n'est pas propre, Joséphine, ce que vous faites-là.

— Madame ne voudrait pas que je salisse une cuiller pour si peu de chose !

Théâtre Lumen. — La direction du Théâtre Lumen a réussi, en faisant de grands sacrifices, à s'assurer pour son programme du 18 au 24 septembre y compris, le plus récent des films.

Le film : « **Amours de Contrebandiers** » a eu un des plus grands succès à l'étranger. Il a pour sujet une captivante histoire d'amour qui se déroule dans le milieu des contrebandiers.

Mentionnons encore également au programme une excellente comédie comique : « **Lui, Elle et l'Ami !** », deux actes qui, durant une demi-heure, déridera les plus moroses, puis les dernières actualités mondiales et du pays, par le « Ciné-Journal Suisse ».

Royal Biograph. — C'est donc cette semaine au Royal Biograph, que seront présentés les deux derniers chapitres de l'immense succès populaire : « **Les Deux Gosses** », le splendide film tiré du célèbre roman de P. Decourcelle. La mort de Claudinet, tableau des plus poignants, dans lequel Claudinet tombe sous les coups de ses agresseurs en se sacrifiant pour l'enfant. En supplément du programme, mentionnons encore le grand succès du Théâtre du Vieux Colombier, à Paris : « **L'Horloge** », comédie dramatique en trois parties, qui s'impose par la beauté de ses sites, le charme captivant du scénario et le jeu précis des artistes et qui, d'autre part, est le premier film français sans sous-titre. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays, par le « Ciné-Journal Suisse » et le « Pathé-Revue », cinémagazine. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 20 septembre, deux matinées, à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modérés.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET - Gd-PONT

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

COUTELLERIE

PARAPLUIES

Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.

Coutellerie de la rue de la Louve. Stephane BESSON

PHOTOS Une belle photo est signée

MESSAZ & GARRAUX

14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE